

Reine Bale

L'échange



Reine Bale

L'échange

[La Bauge littéraire](#)

Texte : Reine Bale (Tous droits réservés)

Photo de couverture : Maître Golov, [dessin 1090](#).

Seulement 19 ans et déjà des regrets : Sabine faisait partie de ces jeunes filles qui auraient dû avoir ce qu'elle désirait en claquant des doigts et pour qui toutes les expériences semblaient bien en deçà de ce qu'elle estimait mériter. Objectivement, elle disposait de toutes les qualités auxquelles une fille à peine sortie de l'adolescence pouvait prétendre pour embrasser la vie dans ce qu'elle a de meilleur. Au physique comme au moral, elle avait de quoi plaire, voulait plaire, devait plaire mais la volonté et les aptitudes n'y suffisaient pas : son existence était bien trop terne à son goût.

Son physique ne souffrait d'aucune disgrâce particulière et sa démarche, à force d'être travaillée, adoptait le pas souple du félin. Quand elle passait en revue le visage et le corps, il y avait bien de notables imperfections – un grain de peau rugueux sur les cuisses et les fesses, quelques boutons dans le dos et sur le visage, des cheveux fourchus, une poitrine pleine et ferme, certes grand sujet de fierté, mais dont elle craignait quand même l'affaissement futur. En outre, son front insolent, ses yeux noisette en amande qui brillaient, sa bouche pulpeuse, son corps bien proportionné pouvaient largement racheter ses petits complexes de jeune fille ; car ses atouts étaient passablement vérifiables dans les regards appuyés que les hommes lui lançaient quand elle s'avancait dans les rues de la capitale à la recherche de quelque délectable aventure.

Mais pour Sabine, les regards des hommes ne suffisaient plus comme à ses quatorze ans à la satisfaire dans son amour-propre de jeune fille très bien sous tout rapport : d'abord, elle suivait des études de Sciences Politiques à la faculté et les ambitions ne lui manquaient pas. Alors pourquoi n'avait-elle pas connu de relation un tant soi peu renversante ? Pourquoi les étudiants lui semblaient trop jeunes, trop maladroits, trop maigres ou trop minets ? Les hommes, ceux qu'elle convoitait lui semblaient inaccessibles : comment les débusquer, les aborder ? Elle avait bien une idée de ce qu'elle recherchait, mais dans la jungle parisienne, elle ne voyait vraiment pas comment s'y prendre. Dans les cafés, ils semblaient toujours accompagnés de jeunes filles ou s'ils étaient seuls, ils portaient des alliances. Et puis, quoi leur dire ? Alors, le plus souvent, elle se contentait de se faire mater le décolleté qu'elle portait plongeant et qu'elle savait excitant.

L'été avançait et Sabine, qui avait fini ses examens de première année, voyait inexorablement l'heure du désœuvrement arriver avec les vacances ; cela faisait depuis six mois que pas un seul garçon ne l'avait approchée. Avec Diego, le dernier en date, les choses avaient vite et mal tourné : encore un de ces étudiants plein d'un désir qu'il ne savait pas contrôler, qui tâtait les seins d'une fille comme on pétrit une pâte, qui en

gentil étudiant bien élevé l'emmenait au cinéma pour se donner le droit de lui écarter les cuisses ; dans le fond, cette somme de convenances qui maintenait les garçons et les filles dans un carcan prévisible agaçait sérieusement Sabine. Et malgré tout le mal qu'elle pensait de ce commerce fait pour abîmer le plaisir, elle n'avait pas modifié son attitude à l'égard des garçons, non.

Quelle que fût la violence des anathèmes qu'elle contenait dans sa gorge à l'encontre de Diégo et de quelques autres, elle ne disposait d'aucun moyen pour changer les sinistres rituels établis depuis des siècles par des traditions courtoises bien ancrées, et dont l'aboutissement est de faire accepter à la fille les mille et une pirouettes que l'homme a projetées sur elle au terme d'étapes obligatoires ; satané cinéma où tout doit commencer, où tout est entendu, programmé, prévisible. Avec un garçon ou un autre, tout répondait à un déroulement semblable, jusqu'au cornet de glace offert à la jeune fille et qui, innocemment sucée par ses lèvres semblait comme un préliminaire consenti au scénario déjà écrit. Avec Diego, ce fut ainsi, hélas ; le démarrage avait terni le désir pourtant naissant de son sourire qui creusait une adorable fossette sur sa joue gauche. Et quand une relation ne démarre pas au quart de tour, il y a peu de chance pour qu'elle se rattrape ensuite. C'était son analyse.

Sans doute, Sabine aurait-elle pu avec plus d'audace glisser son grain de sable dans ces protocoles peu engageants ; sans doute aurait-elle pu empoigner l'homme qui se trouvait en face de lui et lui exprimer sans vergogne ses desiderata ; sans doute ses lubriques insolences auraient-elles été bien reçues ; mais Sabine n'était pas sans ignorer que les jeunes hommes de vingt ans à peine sortis des jupons de leur mère voyaient la femme selon deux catégories bien distinctes : les mères potentielles qu'ils aimeront et respecteront ou les filles qu'ils n'aimeront pas et ne respecteront pas mais dont ils se serviront comme d'un linge sale. En digne jeune fille sortie d'une famille prêchant des valeurs comme le mariage, la fidélité et toute l'antienne traditionnelle, Sabine ne pouvait complètement se laisser embarquer dans la catégorie des filles désinhibées sans éprouver la peur d'être mal jugée ou vue comme celle qui se donne sans rien réclamer d'autre qu'un échange humain et généreux de délicatesses charnelles ; pourtant, elle aimait l'idée qu'un homme puisse prendre son plaisir grâce à elle et que ce même plaisir pris ensemble puisse être considéré comme un don réciproquement consenti, la douce possibilité offerte par la nature d'aimer sans calcul, et incitée par elle ; elle ne voulait pas commencer dans la salle de cinéma pour finir dans le lit d'un homme mais bien commencer dans son lit pour finir éventuellement dans la salle de cinéma ; elle aurait souhaité que le sexe fût « humainement reconsidéré » ; que le sexe fût le préalable de

toute rencontre entre un homme et une femme. La séduction, la vraie pensait-elle, se situait là et pas ailleurs, pensait Sabine. Mais ces pensées n'excédaient jamais le stade de la conviction personnelle ; c'était le « hic ».

Ces réflexions, Sabine se les faisait alors qu'elle arpentait Paris dans les premiers jours d'un mois de juillet où les fortes chaleurs attisaient tous ces désirs et lui révélaient toutes ces frustrations. Le suintement du goudron, les cafés pleins à craquer, bras et jambes dénudés... l'atmosphère particulière des trottoirs d'Oberkampf irritaient ses sens, excitaient son imagination ; des orgies s'y invitaient, des histoires où la force érotique des sentiments peuplaient ses rêveries. Oui, elle n'aspirait qu'à rencontrer un Homme.

Ses parents étaient partis pour une quinzaine de jours dans leur Périgord natal ; sa meilleure amie Louisa qui était le but de toutes ses sorties dans Paris, jouissait d'une chambre de bonne avec vue imprenable sur Beaubourg alors que Sabine habitait dans un vilain immeuble vers la rue Corentin Cariou avec ses parents depuis son enfance ; c'est là qu'elle se rendait quasi quotidiennement surtout depuis que son amie avait raté ses examens de fin d'année alors qu'elle les avait brillamment réussis. Louisa broyait du noir au sujet de ses mauvais résultats et Sabine se plaignait de sa solitude affective ; là où l'une échouait, l'autre réussissait et inversement.

En effet, Louisa petite rouquine fort jolie, avait la séduction facile et joyeuse : tout était pour elle une question de rapport à la vie qui lui avait été légué depuis l'enfance : ses parents, des personnes d'un milieu bourgeois provincial « montées » à Paris par libéralisme, fréquentaient en été les clubs de nudistes, et – s'imaginait Louisa – des clubs échangistes d'un genre particulier où le partage d'idées procédait d'un partage des corps. Une sorte de loge franc-maçonnique version New Age, mâtinée de tantrisme. Ainsi depuis sa tendre enfance, Louisa avait acquis l'habitude de voir ses parents traîner nus dans la maison et d'user discrètement mais très librement du désir et de ce qui en découlait. Sabine était d'ailleurs littéralement fascinée de voir son amie s'inviter à la table d'un jeune homme qui lui avait tapé dans l'œil et de lui demander aussi sec « Ça te dirait de t'amuser un peu avec moi et ma copine ? », genre d'accroche qui s'ensuivait d'une protestation immédiate de Sabine qui, honteuse, s'enfuyait en lançant un « j't'appelle demain ». Pourquoi se refusait-elle à ces jeux alors qu'elle tenait en horreur l'hypocrisie du manège homme-femme et qu'elle appréciait précisément chez Louisa cette forme d'appétit sans détour qui aurait pu lui convenir parfaitement ? D'ailleurs Louisa s'amusait vraiment d'après ce qu'elle disait ; de ses rencontres, elle avait même

conservé deux ou trois amis-amants qu'elle voyait régulièrement et avec lesquels elle s'autorisait à faire tout ce qui lui passait par la tête.

Mais Louisa commençait à s'inquiéter pour son avenir, parce qu'elle avait redoublé deux fois, qu'elle avait vingt et un ans et presque vingt-deux et qu'elle n'avait fait que « coucher avec une trentaine de types ». Depuis qu'elle avait quitté le lycée, des doutes sur sa vie débridée ternissaient sa profonde jovialité ; son visage rond et recouvert d'adorables taches de son s'était émacié depuis quelque temps. Sabine dans sa solitude de ce début d'été rendait de fréquentes visites à Louisa qu'elle sentait pour la première fois abattue, presque déprimée.

Avant d'arriver chez elle, au cœur du quartier des Halles, Sabine aimait s'émoustiller la vue en passant dans le peu de rues où les prostituées tapinaient. Derrière l'église Saint-Merri, se trouvait un petit hôtel discret devant lequel se postaient discrètement deux ou trois femmes, pas plus ; ce n'était certes plus la grande époque de la rue Saint-Denis, mais les deux femmes qu'elle avait repérées, d'un âge presque mûr, les chairs généreuses et ramollies par les assauts répétés des hommes, exhalaient une odeur particulière d'atmosphère brutale et de charme suranné. L'une d'elles, arborait une poitrine énorme et quasiment sortie de l'étroit corset qui peinait à la contenir (mais cette vulgarité possédait une réelle force érotique), ce qui excitait Sabine ; elle n'éprouvait aucune difficulté à comprendre l'attraction que cette femme pouvait exercer sur les hommes et, à travers cette femme au visage peinturluré et vêtue de Skaï rouge, elle ressentait ce qu'elle aurait aimé susciter chez un homme : de la pure convoitise. Un désir sans détour et payé en retour.

Souvent en passant, elle espérait la voir et mater quelques instants l'opulence extrême de sa poitrine. Alors, elle se projetait elle aussi dans la situation de la pute qui se fait aborder par un client un peu honteux, qui monte en demandant doucement « C'est combien la suce ? ». Et elle de répondre : « 30 euros si tu jouis dans ma bouche, 20 si je te termine à la main ». Lui de renchérir « l'amour, c'est combien ? », elle, très professionnelle « Ça dépend de la position ; la levrette, c'est ce qu'il y a de plus cher : 50 euros ». Le client a bien envie de demander autre chose, mais n'ose pas. Elle lui vient en aide : « T'as une demande particulière ? », il hésite un moment puis, « Ben, j'aimerais que tu me branles entre tes seins puis venir dans tes fesses, c'est possible ça ? » – et elle, grande dame : « Allez, je veux bien sortir des sentiers battus pour toi. Mais là où tu demandes, c'est ce qu'il y a de plus cher. Avec la branlette espagnole, ça fera une centaine d'euros. Tu les as ? » L'homme ne demande pas son reste : « Tiens, prends-les... »

Il y avait bien des moments où Sabine aurait aimé sauter le pas, se faire bander les yeux et être à la merci du désir d'un homme, n'importe lequel ; mais toujours cette satanée inhibition qui l'en empêchait... Pourtant, il y eut bien une fois dans sa vie, un jour où les choses avaient basculé pour de bon. Un souvenir encore frais la visitait dans la chaleur du soir et remuait la terre toute fraîche de ses désirs.

C'était l'été dernier, sur une plage de Bayonne lors de vacances passées avec ses parents. Ils avaient projeté, ce jour-là, d'aller voir des amis dans l'arrière-pays ; Sabine qui craignait l'ennui préféra passer l'après-midi à la plage avec un bon livre et puis – chose plus futile et moins avouée – se dorer sa peau laiteuse de Parisienne rarement exposée. Elle avait pris sa crème, ses lunettes, son bouquin, enfilé son string et en route vers la plage l'allure leste en quête d'un endroit tranquille.

Bien sûr, les plages de sable en cette période de l'année sont toutes jonchées de corps dénudés et il fut difficile pour la jeune femme de trouver un endroit un peu à l'écart pour se prendre un bain de soleil quasiment nue ; elle concevait bien la puissance sexuelle de ses seins généreux exposés à tous les regards, ainsi que le string qui montrait presque tout sans dévoiler l'essentiel ; aussi, malgré ses inhibitions Sabine aimait particulièrement cette configuration où elle se faisait surprendre par le regard d'un passant qui n'osait trop s'attarder mais qui n'hésitait pas à repasser pour se remplir la rétine de ses beaux gros seins. Elle se faisait baiser du regard. La simple exhibition de ses seins et de ses fesses la plaçait au rang d'objet du désir. De fait, Sabine faisait partie de ces femmes qui ne voient l'amour que comme un rapt où il faut que les opérations se déroulent en quelque sorte « malgré elle » ou bien en l'absence de toute raison, que sa force érotique dépasse le contrôle de ses émotions pour atteindre de plein fouet le désir d'un homme ; et c'est ce qu'elle recherchait accoudée sur sa serviette pour mettre en avant ses seins qu'elle portait comme des fruits et dont elle n'ignorait rien de la tension provocatrice. Légèrement à l'abri des regards par un rocher, elle dressait fièrement sa poitrine en direction du soleil qui lui renvoyait un insondable plaisir, comme si les rayons eux-mêmes formaient des yeux voyeurs et des mains peloteuses et chaudes qui lui brûlaient discrètement les bouts ; le résultat ne se faisait pas attendre : elle mouillait, les yeux fermés ; à cet instant, elle aurait pris le sexe de n'importe quel homme qui se serait présenté, l'aurait sucé et happé dans sa chatte. Ce film déroulait tranquillement sa pellicule derrière ses paupières closes.

Quand elle les rouvrit, elle aperçut un homme bien réel qui s'était posé juste en face d'elle – non pas à côté mais en face d'elle envoyant des œillades parfois prolongées sur

les rotondités de la jeune fille ; mais Sabine encore émoustillée par ses sensations brûlantes ne voulut pas détourner son regard pudiquement comme elle avait l'habitude de le faire quand un homme l'observait avec tant d'intensité ; tout ce qu'elle voyait de lui était ce qu'il voyait d'elle ; à ce moment, rien ne comptait d'autre que le désir qu'elle avait, non pas de lui en tant que lui mais de sa définition sexuelle d'homme ; aussi ne put-elle juger de ses qualités physiques sinon qu'il était tout à fait acceptable « synthétiquement ». Raisonnablement grand, correctement proportionné, entre vingt-cinq et trente ans, un visage qui sans être beau, avait du charme. Elle continuait à soutenir son regard qui se focalisait ostensiblement vers ses seins, augmentant l'excitation qui chatouillait son clitoris ; elle n'y tenait plus.

Le dialogue des regards s'intensifia pendant au moins une minute, puis l'homme se leva, s'approcha d'elle et lui dit : « Vous avez besoin de crème, vous brûlez ». Sabine ne désarma pas et lui tendit le tube. Il le saisit, l'ouvrit et le pressa, étalant le produit longuement sur ses seins. Tout était-il bien réel ? Mais le fait était qu'elle jouissait et qu'elle brûlait de faire l'amour. Si pour elle, la réalité n'était autre que cet écran de contrôle qu'elle plaçait entre elle et ses plus bouillants désirs, à cet instant elle n'avait plus grande consistance. L'existence de l'homme s'effaçait sous les palpés habiles de ses doigts ; ses seins n'en pouvaient plus de se dresser et Dieu sait que c'était par là que se situait en elle la zone où s'extasiait sa féminité, une féminité tendue au bout des seins et qui la ramenait vers la profondeur de ses instincts. Elle jouissait, non pas d'un autre, mais d'être dépossédée d'elle-même, comme dans une sorte de rappel primitif de sa vie biologique ancrée au fond de ses entrailles, une vie dont la cyprine au fond de son string était comme une manifestation. Et l'homme, ou plutôt son désir irréfragable, se manifesta à son oreille, « J'ai une petite chambre d'hôtel pas très loin ». Sabine qui se trouvait dans une situation où elle ne voyait nullement comment elle pourrait différer son désir, répondit par un simple « Où ? ». L'inconnu s'empressa de préciser en pointant son doigt vers l'hôtel qui faisait face à la plage : « Là, au quatrième étage » ; Sabine voyait dans cette latence la retombée possible de son désir – fût-il si ardent ; elle connaissait bien son aptitude à changer d'avis quand elle se retrouvait au pied du mur. Une minute, ça lui laissait le temps de penser, d'analyser, de se rhabiller, de scruter l'homme, d'écouter ses propos et d'échouer dans une chambre d'hôtel avec une situation classique de couple classique ; bien sûr, elle savait bien qu'elle ne pouvait se donner ici et maintenant devant tout le monde ; mais le charme de l'instant allait s'évaporer avec cette invitation.

Pendu à ses lèvres et à ses seins, l'inconnu attendait sa réponse et son érection qui

tendait son slip de bain inspira à Sabine une petite frayeur : pendant que ces réflexions la traversaient, elle sentit une honte monter en elle, une honte qu'elle portait en elle depuis son enfance. Le corps, la pudeur, les âmes pécheresses des familles traditionnelles. La lumière qui avait paru dans sa force indivisible, semblait maintenant comme autant de rayons fragmentés qui venaient éclairer les visages à l'oblique. Sabine fut un instant éblouie et ne pouvant distinguer clairement la face de l'inconnu, se sentit perdue et passablement effrayée. Elle saisit son t-shirt et l'enfila aussi sec sur sa peau toute collante de crème solaire. Et cette honte qu'elle maudissait depuis que son père l'avait félicitée d'avoir ses règles pour la première fois, soulignant ainsi « qu'elle devenait une femme », – paroles qui lui avaient paru ignobles venant de lui – et bien cette honte reprit tous ses droits à la conscience ou plutôt à la morale exigüe dans laquelle elle avait baigné depuis toujours.

Pour l'inconnu, cette nervosité fut interprétée comme une manière silencieuse de consentir à la proposition. À peine levée, il la saisit par la taille, glissa discrètement sa main sur ses fesses et apposa un baiser dans la nuque. Il n'en fallut pas davantage à Sabine pour remonter le courant de son désir. En trois minutes, ils se retrouvèrent dans la chambre d'hôtel, l'inconnu couché entre ses cuisses, léchant longuement ses plis et replis intimes, puis lui présentant son sexe qu'elle suçait vigoureusement.

– Tu m'excites trop. Retourne-toi. À genoux. Sur le rebord du lit.

Sans broncher, Sabine obéit aux ordres impérieux de son amant ; son excitation était telle que son clitoris la pinçait ; quand il la pénétra par derrière, elle ressentit une sorte de soulagement qui la remplissait ; le jeune homme s'agitait en elle sans ménagement. Son désir s'exprimait sans retenue ; Sabine qui se sentait possédée criait de plaisir recevant la fougue du sexe qu'elle sentait durcir au fil des allées et venues.

– Faut que je jouisse, je peux plus tenir.

– Dans ma bouche alors.

Il se retira et Sabine se retournant face à lui, reçut la liqueur épaisse que l'amant pressait dans sa bouche.

Il l'embrassa, la caressa ; puis Sabine qui se retrouva enlacée par l'inconnu se sentit embarrassée par cette tendresse aussi incongrue qu'intrigante.

– Comment t'appelles-tu, si ce n'est pas trop indiscret ? murmura-t-il en lui caressant les seins.

– Sabine. Et toi ?

– Niels.

Un silence coula entre eux durant lequel Sabine put observer Niels : il n'était pas mal du tout mais dans un tout autre contexte, ce n'était pas le genre d'homme qui l'aurait attirée : sans être maigre, son corps était un peu sec. Le visage était un peu quelconque mais son front lui semblait résolument trop étroit.

– C'est rare ce genre de rencontre... Tu voudrais qu'on se revoie ?

La question de Niels la prit de court. Elle ne pouvait à cet instant déterminer si cette situation exceptionnelle à tous égards devait s'instaurer comme une sorte de règle établie. La panique refoulée très loin d'elle quelques instants plus tôt par une précipitation qui ne lui avait pas laissé le temps de se rétracter, revint avec la force d'un impératif catégorique. En une fraction de seconde, la morale qui avait imprégné son enfance s'empara de toute sa volonté. Sans compter que ses parents ne s'absentaient pas pour toujours... D'un coup, elle se leva, apeurée par ces nouvelles considérations et s'exclama qu'il n'en était pas question.

– J'ai passé un délicieux moment avec toi. Mais, crois-moi, ce n'est pas dans mes habitudes de faire l'amour avec des inconnus. Je préfère que cette rencontre reste singulière...

– Dommage. De toute façon, je retourne chez moi après-demain. Mais, c'est tellement beau quand les choses se passent si simplement. J'imagine que le prix à payer pour un instant pareil, c'est qu'il soit unique...

Ils se séparèrent sans un regard. Sabine se sentait forte de cette aventure qui représentait la transgression nécessaire à ses barrières ; mais le poison de la honte l'irriguait encore et obscurcissait sporadiquement le plaisir pris avec Niels. De fait, cette première aventure de liberté ne la fit pas basculer dans une quête de plaisirs gratuits et immédiats ; le retour dans son espace-temps – Paris, sa famille, l'université – opéra une sorte d'amnésie volontaire sur tout cet épisode qu'elle finit par considérer comme une « folie passagère ». Le sérieux et la légèreté ne se partageaient pas la même part du gâteau dans son esprit. Souvent quand elle se retrouvait seule et sans histoire d'amour, elle se repassait le film de sa rencontre avec Niels en en modifiant quelques détails pour que la scène gagne en excitation : d'abord, ils seraient restés sur la plage qu'elle se figurait maintenant désertée, après la séance de caresse sur ses seins, il lui aurait demandé de se retourner et étalant la crème sur ses fesses, il se serait égaré à lui titiller le clitoris par derrière, puis elle aurait senti le fil du string s'écarter pour laisser place au sexe turgescent qui l'aurait ramonée quelques instants en position allongée ; puis l'homme lui aurait demandé de se relever un peu pour la prendre en levrette et pour

finir par une énergique enclade qu'elle aurait adorée. C'est à ce fantasme que Sabine atteignait le paroxysme de son plaisir solitaire par la pression croissante de ses doigts sur son clitoris quand elle se retrouvait seule dans sa chambre. Sa copine Louisa, elle n'hésitait pas à se faire sodomiser par des inconnus qu'elle rencontrait en montrant ses seins à la plage ; et elle adorait ça.

Ce souvenir revint dans ses plus amples détails alors qu'elle venait de passer la rue des prostituées ; elle s'indigna alors de ne pouvoir se laisser aller au jeu de l'amour et du hasard ; pourquoi fallait-il que son esprit contrarie toujours ses pulsions ? À quel moment de sa vie avait-elle perdu ses instincts ? Maintenant, elle se trouvait tout en haut de l'immeuble où vivait son amie et bien sûr, elle n'avait d'autre intention que de lui parler de ce qui la travaillait.

– Bonjour Louisa.

La petite rouquine ne cacha pas sa satisfaction à voir son amie, mais son exaltation naturelle était comme atténuée par le sérieux de ses pensées récentes.

– Quelle fidélité ! Heureusement que t'es là, sinon je sombrerais dans l'ennui !

La chambre de Louisa bien qu'étroite ne semblait pas écrasée car elle l'avait agencée de sorte à en faire un espace pratique « où chaque chose a sa place » (et souvent de continuer, « si seulement ma vie était aussi ordonnée que ma chambre ! »). Louisa, qui n'avait jamais connu le sentiment de « pécher » ou de mal faire, vivait depuis quelque temps comme un ermite ou comme une sainte qui, après avoir pratiqué sans retenue la débauche (mais en toute innocence), entamait depuis peu une sorte d'examen de conscience.

– Tu vois, je me sens punie de n'avoir songé qu'à mon plaisir. Je stagne et pourtant, je n'ai pas envie de finir avec un boulot pourri. Je ne sais pas pourquoi je ne parviens pas à concilier l'esprit et le corps... et Sabine de rétorquer que sa vie sentimentale l'ennuyait à mourir :

– Je ne m'attire que des types pas très habiles ; et puis je finis toujours par tourner en rond.

– Dans le fond, commenta Louisa, faudrait qu'on échange pendant un temps nos deux vies : moi studieuse, toi licenciée !

– Ça, c'est une idée !

À ces mots les deux amies s'esclaffèrent et, pour pousser l'idée jusqu'au bout, se prirent à imaginer les moindres détails de leur fiction.

– Je te prêterais mon appartement pour le mois d'août et moi j'irais travailler dans ta sinistre rue ; le matin, tu m'aiderais à réviser pour la session de rattrapage et l'après-

midi je te ferais rencontrer des types de ma connaissance, qui en valent la peine bien sûr, et le soir... quartier libre, ma belle !

– Là, ça devient trop précis pour qu'on ne le fasse pas, lança Sabine mi-sérieuse, mi-amusée.

L'idée l'émoustillait même si elle se refusait d'en porter l'initiative ; aussi n'osa-t-elle pas infléchir le sourire qu'elle affichait et qui maintenait sa réplique dans un flou volontairement aux limites de la dérision et du sérieux. Louisa qui avait plus d'une fois aidé Sabine à sortir des lisières de ses inhibitions en faisant souvent des choix qui allaient au-delà de l'acceptable pour elle, fut tentée un instant de dégainer ses salves provocatrices qui auraient immanquablement généré la fameuse frayeur qu'elle trouvait si touchante chez son amie, mais qui auraient pu, en pareille circonstance, la décourager d'une vraie « expérience excitante » comme elle venait de le souligner avec la prudence de la formule au conditionnel.

– Oui, excitante quand ça se passe dans la tête.

– Pourquoi « dans la tête » ? Ce me semble être un échange de bons procédés après tout : je t'aide à vivre précisément ce qui se cantonne « à ta tête », et moi tu m'aides à tenir un projet sérieux qui me redonne un peu de crédibilité vis-à-vis de mes parents et de moi. On peut essayer ne serait-ce qu'un jour ?

– Et tu me donnerais tes amants ? Sans éprouver la moindre jalousie ? Et qui te dit qu'ils auront envie ou que j'aurais envie ?

– Sur le chapitre de la jalousie, il n'y a aucune chance : je n'ai conservé que deux « réguliers » et pour le reste, j'ai fait le ménage. Et crois-moi que mes deux chéris, je me garde bien de les présenter à qui que ce soit et même à toi, Sabine... On a tous des domaines intouchables, moi y compris, même si ça peut paraître étrange.

– Tu ne m'en as jamais parlé ; pourquoi ? Tu sais bien que vis-à-vis de ces questions, je reste à ma place.

– Ne te formalise pas ; c'est tout récent. Tu vois bien qu'en ce moment, je suis moins d'humeur à batifoler. Je me stabilise ma vieille ! Mais en temps voulu, je te raconterai tout dans le détail. C'est assez récent et il faut que les choses mûrissent dans ma tête. Sinon, j'ai des amis vraiment valables.

– Et comment vas-tu me les présenter ? Tu vas les faire venir en disant : ma copine veut réaliser tous ses fantasmes avec toi ?

– Non, on fait ça le plus simplement du monde. Je les fais venir et puis je prétexte avoir un truc à faire ; pendant ce temps-là, tu jauges, tu te fais ton idée et à toi de jouer !

Tout ce que je sais, c'est que je t'envoie des gars qui respectent les femmes.

– Tu sais Louisa, je crois que tu es dingue, mais c'est ce que j'aime chez toi ! Et toi, quand les verras-tu tes deux amoureux ?

– Le soir, une fois qu'on aura repris chacune nos appartements. Ne t'inquiète pas. Ne t'occupe que de me faire réussir mes examens et de ton plaisir ! Et comme je te connais, on commence demain. Pas question de te laisser le temps de changer d'avis.

Ainsi se séparèrent les deux amies au terme d'une petite machinerie qui allait changer bien des choses.

En partant, Louisa promet à Sabine « une surprise de taille » pour le lendemain. De fait dans son coin, et comme ranimée par ce qu'elle savait faire de mieux – organiser le plaisir –, Louisa reprit l'agenda secret, son coffre à trésors, et s'interrogea sur le déroulement des opérations : il fallait éviter de brusquer Sabine tout en ne lui laissant absolument pas le choix ; c'était tout le risque de cette entreprise. Tout de suite, elle songea à Stepan, un photographe serbe fort imbu de sa personne qui, d'après les hypothèses de Louisa, avait dû fréquenter les milieux de la mode dans les pays de l'Est avant de venir tenter sa chance en France dans la photo ; mais ce qu'il entendait par « photo » demeurait assez flou et Louisa n'avait pas eu envie de le questionner davantage là-dessus ; toujours est-il qu'il n'avait jamais raté l'occasion d'un cliché, préambule à tous leurs ébats ; en matière de sexe, il avait de l'habileté : sans y mettre le moindre sentiment, ni même la plus petite simulation de tendresse, il savait exprimer de manière laconique mais efficace, voire autoritaire (c'est ce qui avait refroidi Louisa qui préférait une communication légère et joyeuse dans les rapports amoureux), l'étendue de son désir, qui au demeurant n'était pas mince. Un peu taciturne, Stepan n'avait jamais révélé les mouvements de son intériorité, si bien que Louisa avait pu le voir de façon très irrégulière sans avoir d'explications particulières sur ses silences prolongés ; un coup de téléphone suffisait à ramener « le ténébreux slave » dans les accords tacites qu'ils avaient passés en commun. Mais comment lui présenter qu'il l'inviterait non pas pour elle, mais pour son amie ?

« La photo ! Évidemment ! »

Sabine serait un charmant modèle. Et pendant qu'elle mettait son « plan » au point, Sabine, elle, retournait chez elle, dans l'appartement déserté par ses parents, se demandant si elle n'avait pas perdu la tête ; et en longeant les immeubles de la rue Corentin Cariou, elle aperçut, au bas du trente-neuf de la cité, les deux dealers habituels encapuchonnés et tenant pour seul outil de travail, leur téléphone portable ; Sabine les connaissait de vue, comme tout le monde dans le quartier et le fait d'être « connue »

d'eux lui garantissait une certaine tranquillité ; c'était aussi à cause de gars comme eux qu'elle évitait les jupes provocantes, qu'elle s'était tenue et « retenue ». Une idée brusque lui traversa l'esprit : « Et si je fumais un joint pour voir ? » Un petit coup de main auquel tous les étudiants de la fac avaient recours de temps en temps, histoire de se détendre. « Non, pas là où les parents habitent... Prudence : les rumeurs courent vite ». Louisa en fumait de temps en temps « si tu savais comme c'est bon de faire l'amour sous haschisch ! ». Et Sabine, ragaillardie par le pacte qui annonçait des lendemains de plaisir, appela Louisa pour lui demander de lui mettre un « petit pétard de côté », « histoire, renchérit-elle, de pas me retrouver en vierge effarouchée ! ». Louisa put alors mesurer, rien qu'à cette demande, tout le bienfait qu'allait lui procurer « cet échange de bons procédés ».

La nuit agitée que vint de passer Sabine lui laissa tout loisir de douter. Ce genre de plan appartenait au roman, à la fiction ; mais elle, si arraisonnée à la réalité, comment pouvait-elle croire à ce jeu qui dans un film ou un livre serait absolument adéquat, mais qui dans le réel lui semblait tout bonnement impossible ? :

« Cette mise en scène est ridicule ; je vais me retrouver en face d'un homme que je ne connais pas et avec qui, immanquablement, je suis censée batifoler parce que je serais sous la tutelle protectrice de Louisa ! C'est de la blague ! Je vais l'aider à passer ses examens, mais moi, de mon côté pas question de remettre dans les mains d'une autre le problème très personnel de ma libido. Faut que je fasse avec mes armes propres qui certes sont minces au regard de l'héritage baba cool de Louisa. »

Elle se « remparait » ou plutôt « ses raisons » la « remparaient ». Mais quand Louisa débarqua à 10 heures tapantes avec ses cours rangés dans une espèce de cabas en osier et l'annonce « très excitante d'un rendez-vous surprise » pour l'après-midi même, Sabine fut tout simplement désarmée par la jovialité de son amie ; sa facette « rabat-joie » n'eut pas le courage de pointer sa grise mine quand Louisa rajouta :

– Eh bien, sers-moi un café et œuvrons à nos réussites !

Sans mot dire, le sourire de façade maintenu pour la circonstance, Sabine s'exécuta et tout en s'efforçant de ne rien laisser transparaître, avança timidement :

– À quelle heure, ce rendez-vous ?

– À quatre heures ; je t'accompagne à l'appartement, présentations etc. puis j'file chez toi ; je révise ici ; puis tu appelles pour faire le point. Mais n'en disons pas plus !

Après ces mots, Sabine fut tout de même atteinte par l'enthousiasme de Louisa qui faisait énormément pour l'aider ; c'était touchant et dans la balance, sa générosité jouait

à fond contre la réticence.

Louisa éprouvait des difficultés à se concentrer sur les théories de Keynes, et de Marx ; en matière de flux, d'échanges, elle n'avait éprouvé « que la nécessité de la liberté, du risque qui garantit le jeu et le plaisir. L'État interventionniste, ça ne me dit rien qui vaille. » Mais Sabine qui voyait là une occasion de se valoriser un peu, de démontrer que les domaines où elle réussissait permettaient de penser les enjeux du monde et rien que ça, ne fléchissait pas dans sa tâche de pédagogue, usant de patience et de détours imagés pour expliquer les théories les plus ardues. C'était une manière de dire à Louisa, « si je prends le temps pour toi, j'espère que tu ne me décevras pas dans le choix crucial de l'homme de cet après-midi ». Et quand après avoir avalé un sandwich et révisé les premiers jalons du cours sur *L'évolution historique des théories économiques et politiques*, Louisa indiqua qu'il était temps de se préparer, Sabine ne fit aucune difficulté ; après tout, si ce marché ne lui convenait pas, elle serait bien capable de le signifier à la personne concernée. Elle se laissa faire.

– D'abord une douche : enlève les poils en trop.

– C'est quoi les poils en trop ? Tu sais bien que je m'épile toujours les jambes à la cire !

– Non, je parle des poils autour de... tu sais quoi ; puis mets-toi un lait pas trop parfumé : les hommes aiment bien l'odeur naturelle de la peau. Pendant ce temps, je vais regarder ce que tu as dans ton armoire.

Sabine ne comprenait pas toutes ces précautions : Louisa elle-même paraissait devant les autres toujours très naturelle, en jean et quasiment sans maquillage.

– Ne t'inquiète pas, je ne vais pas te transformer en poule, mais même le naturel doit être soigné. Pas de string, ni de lingerie hypersexy ; juste un soutien-gorge qui te moule bien les seins et une culotte mignonne comme tout avec une petite robe par-dessus, ça fera amplement l'affaire. Pas trop de maquillage. Coiffe-toi naturellement, avec les cheveux que tu as, pas besoin de rajouter des pinces ou je ne sais quoi.

Étrangement, quand Sabine allait à la fac, elle passait beaucoup plus de temps à étudier son paraître. C'était peut-être cette sophistication qui attirait des garçons eux-mêmes compliqués ; en sortant de l'immeuble, avec une simple petite robe à fleurs qu'elle avait eue en solde, elle comprit l'erreur de toutes ces années passées à vouloir se camoufler derrière les bijoux, le maquillage, les coiffures compliquées, et à marcher avec des talons qui lui tordaient les chevilles parce qu'elle trouvait ses jambes trop courtes... Déjà, elle se sentit légère comme trop rarement dans sa vie de jeune femme, déjà ces quelques retouches lui firent effleurer ce que pouvait être « l'autre Sabine », la

délestée, la légère, le fruit dont la peau laisserait couler le jus. Et si elle n'ignorait pas la sensation d'une liberté adjointe à la sensualité, elle l'expérimentait d'autant mieux que Louisa la confortait par des sourires complices et que les regards des hommes affluaient tous azimuts. C'étaient deux jeunes femmes scandaleusement attirantes et qui n'avaient pas l'intention de laisser leur part aux loups.

Quand Louisa ouvrit la porte de sa chambre de bonne perchée au cinquième étage sans ascenseur, elle lança un clin d'œil à son amie :

– Bon, puisqu'on y est, voilà le topo : le gars qui va arriver est photographe et je lui ai dit que ça ne te dérangerait pas s'il faisait des portraits de toi. Ça te va ?

– Des portraits ?

– Oui, des photos de ton visage. Puis ça vous donnera l'occasion de vous connaître. Moi, je me sauve après. Je retourne dans ta piaule familiale et tu me rejoins demain matin pour le cours d'économie politique, d'accord ?

– T'es une fieffée organisatrice, mais si ça ne marche pas, je ne veux surtout pas que tu te sentes coupable. Vu comme tu te décarcasses...

Sabine n'avait pas envie de parler de ses doutes de la nuit passée, mais elle préférait ne rien laisser croire à Louisa.

– Pas de précautions inutiles ; en parlant ainsi, tu ouvres la porte à l'échec. Ça marchera, c'est moi qui te le dis. Mais fais un tout petit effort pour y croire... Ah, j'oubliais, si on téléphone, ne décroche pas sauf si c'est moi que t'entends dans le répondeur.

Puis Stepan arriva ; Sabine qui essayait de mettre une vraie bonne volonté dans la mise en œuvre du projet de Louisa, souriait pour se rendre agréable, mais, chose étrange, Stepan qu'elle trouvait tout de même pas mal – au vu de sa stature robuste, de son visage fort et viril non dénué de grâce – ne semblait prêter aucune attention ni à Louisa avec laquelle il était très laconique ni à Sabine qui ne cessait de s'interroger sur ce qui avait bien pu les rapprocher, ces deux-là. Il opinait du bonnet quand Louisa lui demandait si la photo marchait, et lui de préciser vaguement avec un fort accent slave : « C'est correct » ; les « r » très roulés apportaient dans cette corpulence masculine une touche de rondeur qui émouvait Sabine. Finalement, sans que Sabine comprenne très bien le choix de Louisa sur Stepan, elle était intriguée et sans conteste, ce genre d'homme était loin de tout le lisse, de tout le prévisible petit numéro à trois sous des étudiants et jeunes hommes de bonne famille qu'elle avait jusque-là connus. « Je me demande ce que je vais lui dire »

Quand Louisa partit, Stepan demeura silencieux en face de Sabine secouant les cendres de sa cigarette, puis d'un ton rocailleux qui sortit de sa gorge :

- Prête pour les photos ?
- D'accord, mais j'ai jamais fait ça.

Sabine qui s'était toujours trouvée dans des postures rassurantes, faisait face à un inconnu à qui elle était prête à obéir, essentiellement parce qu'il lui aurait été désagréable de décevoir Louisa et qu'elle se trouvait fort impressionnée par la stature de son interlocuteur qui la scrutait, sans gêne aucune. Il écrasa mécaniquement son mégot et, d'un geste ferme, se dressa, laissant voir à Sabine tout le contenu viril de sa personne. Sabine craignait de ne pas pouvoir aller jusqu'au bout. Au bout de quoi ? Pour l'instant, elle ne le savait guère, mais s'il y avait un « bout » il lui semblait bon de ne pas s'affoler de l'issue avant même d'avoir franchi quelques étapes pour y parvenir. Il était temps de se détendre : aussi plongea-t-elle sa main dans son petit sac qu'elle tenait en bandoulière, à la recherche du fameux « pétard » que Louisa avait eu le tact de lui rouler.

– Tu veux un peu d'herbe ? osa-t-elle demander – décidément, elle n'en revenait pas de ses propres audaces.

- Non merci ; j'installe le matériel.

En fait de matériel, Stepan disposait d'un appareil photo d'un volume impressionnant (« c'est un vrai professionnel » pensa Sabine alors qu'elle allumait son joint) d'un panneau et d'une lampe (« aveuglante » jugea-t-elle).

- C'est des photos en noir et blanc ?
- Oui, c'est ça.
- C'est pour toi que tu les prends ?
- Pour moi, et pour les montrer aussi.

Laconique, très laconique. Stepan fixait maintenant un objectif et ferma le store. Il fit des essais avec différents dosages de lumière.

– Regarde dans l'objectif. OK. On va pouvoir commencer. Tu peux relever tes cheveux ?

Sous l'effet de l'herbe, Sabine sentit ses jambes se ramollir ; tout lui semblait anormalement s'étirer comme des reflets ondulant dans l'eau.

- Est-ce que je peux mettre un peu de musique ?

Stepan, en gars organisé sortit de sa sacoche un CD, celui qui l'accompagnait dans son travail. Elle noua ses cheveux et très intriguée par ce qui se passait autour d'elle

autant que par les sensations flottantes qu'elle éprouvait, se mit à fixer Stepan et accompagna sa question d'une volute de fumée :

– Comme ça les cheveux ?

– Pour l'instant, oui.

Pour l'instant ? Et après ?

Il avait mis les Pink Floyd ; ce choix tombait bien. Le genre de musique qui la mettait à l'aise.

Les derniers réglages faits, Stepan demanda à Sabine de « poser » comme elle en avait envie, de prendre la posture de son choix, de ne se laisser nullement impressionner par l'appareil : il s'arrangerait ensuite pour choisir les meilleurs clichés. Mais Sabine qui n'avait pas l'habitude de fumer, se sentit soudainement engourdie et prise d'un désir irrépressible de s'allonger.

– Je peux m'étendre ?

Le lit de Louisa servait de canapé autant que de couchage, question de place.

– Oui, mais ne t'endors pas. Bon, penche ta tête vers moi. Prends un air rrr-êveur (ah, cet accent roulé). Prends ton visage à deux mains maintenant et regarde-moi fixement.

Sabine entendait le déclencheur faire ses « zips zips » ; elle se sentait belle, et Stepan qui commençait à lui sourire ne démentait rien de cette image qu'elle se faisait d'elle-même : « *tou* as de très jolis yeux ; peux-tou me faire face et replier tes jambes derrière ton dos ? » Manière très délicate de lui demander de montrer ses jambes. « Maintenant allonge-toi sur le ventre pour que j'attrape toute la silhouette » L'œil photographe de Stepan agissait comme le regard affriolé des hommes sur ses seins à la plage : elle pouvait par ce seul regard recevoir et ensuite leur renvoyer comme par un prisme les éclats de leur désir. Ce même et si rare plaisir qu'il y a un an tout juste... Stepan s'arrêta un moment, dans une sorte d'expectative.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Sabine.

– Le buste, il me faut le buste. Enlève ta robe et ton soutien-gorge.

– Tu crois ?

– Tu poses ou tu t'amuses ? J'aime photographier les seins et j'aimerais voir les tiens pour prendre des clichés. Tu t'exécutes ou je m'en vais ?

Le ton franc et autoritaire de Stepan fit l'effet à Sabine d'un ordre venant de son père lui-même. Que pouvait-elle sinon obtempérer ? Elle se sentit « en devoir » d'agir et surtout jubilait d'être un peu malmenée : quelqu'un d'autre enfin qu'elle-même prenait le contrôle. Ça la reposait et la libérait.

– Je reste en culotte ?

– Ne te pose pas de questions, fais ce que je te dis.

Elle fit glisser la fermeture éclair de sa robe qui tomba sur ses pieds, retira son soutien-gorge en tournant le dos à Stepan.

– Retourne-toi et tiens-toi droite. Mets tes seins en avant. Fais-les mieux ressortir ! Encore ! Tiens-les ! Caresse-les ! T'as une putain de paire de seins !

Zip, Zip, l'appareil photo lui pinçait le clitoris. Ses mains glissaient sur ses seins, et comme Stepan s'effaçait derrière l'objectif, elle se sentait comme dans les moments où elle était seule avec elle-même : les petits jeux de caresse devant son miroir, les arrogances du regard, les situations rêvées... Tout ce qui faisait que la solitude avait souvent été préférable à la vie à deux. Avec cette séance de photos, elle pouvait quasiment oublier la réalité de Stepan et jouir pleinement de sa propre beauté : elle avait besoin du miroir réfléchissant d'un objectif tenu par un homme.

Sabine s'exécutait. L'excitation montait à chaque impératif. Dans son for intérieur, elle espérait qu'il lui demanderait plus. Et sans se faire attendre, Stepan qui ne dissimulait plus son désir, ou de moins en moins, et qui sentait Sabine dans une disposition semblable à la sienne, fit sa dernière et décisive exigence :

– Enlève cette culotte maintenant !

En la retirant, elle put s'apercevoir qu'elle était abondamment mouillée.

– Lance-moi cette culotte !

Il fourra son nez dedans comme un animal affamé.

– Je fais encore quelques photos avant de te prendre. Dis-moi que t'en as envie ! Demande-le ! T'as vu comme tu mouilles !

– Oui, je veux ! gémit Sabine comme si elle s'avouait vaincue : Stepan tenait entre ses mains la preuve de sa désormais indéniable excitation. Elle se tenait droite et cambrée et, n'y pouvant plus, elle laissa glisser un doigt dans sa chatte.

– Enlève ce doigt ! C'est moi qui vais te prendre ! Demande-le encore !

– Oui, viens, je t'en prie !

– Alors, viens dégrafer mon pantalon et me sucer si tu veux que je te prenne, ma belle !

Agenouillée, Sabine sortit le membre roide de Stepan qu'elle avala avec une gourmandise non feinte. Dans ce sexe tendu vers elle, elle déposait les armes de toutes ses inhibitions. Et ses jambes s'ouvraient, sa chatte dégoulinait de jus, son cul s'ouvrait aussi : tout son corps s'apprêtait à recevoir.

Stepan tenait son appareil photo tout en se faisant sucer, comme un témoin extérieur, détaché de la scène.

– Oh tu fais ça bien ! Pour la peine je vais te faire jouir ! Tu veux ?

– Oui.

Il posa son appareil, souleva Sabine en lui écartant les jambes et la posant sur la table qui faisait office de bureau, prit son sexe à deux mains, le caressa en le frottant sur le clitoris de Sabine.

– Demande-moi de te la mettre.

Sabine n'en pouvait plus : oui, il lui fallait cette queue, oui sans elle, elle se sentait vide :

– Mets-la vite !

Stepan souriait et enfourna son sexe dans celui de Sabine, qui se surprit malgré elle à crier. Chaque centimètre de sa queue la soulageait d'un besoin plus grand que le sexe lui-même. Sans trop remuer, Stepan observait Sabine crier.

Lui si laconique d'abord parlait abondamment maintenant :

– Tu sens comme ça gonfle !

– Encore ! Encore ! suppliait Sabine

– Maintenant, je vais accélérer. J'ai envie de faire plus fort !

– Tout ce que tu voudras... répondit-elle.

D'un coup, il se retira, porta Sabine jusqu'au lit, l'agenouilla retournée lui plaquant le buste et les mains au mur.

– Cambre-toi. Ton cul m'excite.

Sabine n'avait pas osé le demander mais c'était précisément ce qu'elle désirait ; son excitation était si puissante qu'elle sentait même cet endroit particulièrement réceptif. Elle désirait qu'il dispose de toutes les parties de son corps. Mais quelle ne fut pas sa surprise de sentir la langue de Stepan s'y introduire pendant qu'il lui pelotait les seins ! Elle franchit encore un palier dans les stades de son excitation : aucun homme ne lui avait jusqu'à présent fourré sa langue là-dedans ! Et elle aimait ça ! Elle ferma les yeux de plaisir ; elle livrait son corps aux mains expertes de Stepan qui jouait avec toutes les sensations que le sexe pouvait offrir. Puis, elle sentit un doigt remplacer la langue pendant qu'un autre lui titillait le clitoris ; enfin, presque insensiblement, elle reçut son sexe qui l'emplit magnifiquement. Cette fois, il plaquait ses mains contre les siennes au mur pour donner plus d'ampleur à ses mouvements dont il augmentait la vitesse et la force progressivement.

– T'aimes ici aussi, ma belle, hein ?

Sabine criait ; elle ne trouvait plus la force de répondre par une phrase complète. En se faisant enculer, elle avait enfin brisé la dernière digue qui restait dans l'univers de ses transgressions. Le sexe qui allait et venait dans son cul, c'était la honte qui tombait, la liberté de donner sans réserve ce corps par l'orifice qui n'était pas voué à la reproduction ou à l'accouplement « légitime ». Forte de cette sensation, elle voulut un instant regarder en face cette libération qui s'opérait en elle, par la voie la plus décriée pourtant :

– Fais ça par devant, s'il te plaît, demanda-t-elle enfin. Je veux te voir.

– Volontiers.

Stepan la prit très doucement ; Sabine l'observait faire, et il la cajolait, lui souriait, s'enquérissait de son plaisir ! Puis s'excitant à nouveau, il accéléra et jouit à son tour, violemment.

Sabine se sentit tout à fait comblée. Stepan, soufflant quelques instants, se laissa aller à caresser le visage de Sabine, puis sans prendre le traditionnel repos, il se saisit de son appareil et fit quelques photos de Sabine qui souriait à l'objectif et à Stepan qu'elle devinait derrière. Ils n'échangèrent pas une parole ; Stepan se contentait de prendre Sabine sous toutes les coutures, ce qui pour elle fut comme un point d'orgue à son orgasme.

Vers dix-huit heures, ils se séparèrent en se disant simplement « à bientôt ». Puis, elle resta allongée à rêver à tout ce qui venait de se produire. Oui, Louisa avait eu raison, elle connaissait les hommes et elle connaissait vraiment bien son amie. Oui, Sabine avait enfin été jusqu'au bout d'elle-même, oui elle était enfin délivrée d'un poids, d'un grand poids, prête à recommencer à tout moment. Fière d'elle-même, elle voulut partager son exaltation avec son amie, et elle l'appela. Et bien sûr, elle lui livra impudiquement tous les détails de l'après-midi ; Louisa, au bout du fil, s'étonnait, se réjouissait.

« Quand je pense que j'ai révisé toute la journée, soupira-t-elle. Y'en a au moins une sur les deux qui a pris son pied ! »

Durant ces deux mois, Sabine revit Stepan assez régulièrement. Il finit par l'inviter à une de ses expositions de photo qu'elle apprécia beaucoup et qui lui donna d'autres idées en tout genre. Quant à Louisa, elle ne se découragea pas et finit par obtenir en septembre les examens de rattrapage.

Cet été fut de loin le plus instructif pour les deux amies. Sabine avait un amant en la personne de Stepan, et bien que tous deux n'aient pas cherché une liaison plus approfondie, une réelle complicité s'établit entre eux... Quant à Louisa, elle se prouva qu'elle était capable de mener une vie sérieuse ; pour remercier Sabine de l'avoir patiemment aidée, elle lui présenta ses deux « amis » que Sabine trouva étrangement très sages. Que de paradoxes !

– À nous deux, nous formons un corps et un esprit parfaits, s'exclama Louisa après que Sabine l'eut accompagnée pour voir ses résultats.

Sabine, qui connaissait des opportunités de rencontre de plus en plus intéressantes, renchérit :

– Un simple échange : du Louisa dans Sabine et du Sabine dans Louisa ! La régulation parfaite de l'interventionnisme et du pur libéralisme !

– C'est vrai, il ne faut pas camper tout le temps dans le même rôle, acquiesça Louisa. D'ailleurs, cela me donne des idées... Ça pourrait vraiment être drôle avec les hommes : un jour l'ingénue, un autre la lubrique...

– Toi alors !

Les deux amies se prirent à imaginer tous les rôles qu'elles pourraient endosser et ainsi s'acheva l'été qui les avait un peu révélées à elles-mêmes.

À propos de Reine Bale

Reine Bale est une jeune auteure provençale avec à son actif un roman publié aux Éditions Chloé de Lys en 2011 (*[L'âge de déraison](#)*) et plusieurs autres publiés en feuilleton sur son blog [contempo-reine](#). *L'Échange* est sa première nouvelle érotique. Elle y exploite la tension entre désir et réflexion.

À propos de Maître Golov

Maître Golov, le « naturiste nihiliste », est le maître incontesté du nu estival, du corps féminin impudiquement étalé sur le sable qu'il saisit avec un tour de crayon bien à lui où la légèreté s'allie avec un art hors commun de l'observation. Il publie depuis 2008 dans [l'Univers chaotique de Maître Golov](#).